

Les Glackemeyer, deux générations de musiciens

Christine Veilleux

Volume 1, Number 2, Summer 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6355ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Veilleux, C. (1985). Les Glackemeyer, deux générations de musiciens. *Cap-aux-Diamants*, 1(2), 29–31.

Les Glackemeyer, deux générations de musiciens

Avant le milieu du XIX^e siècle, la ville de Québec comptait très peu de musiciens ayant fait des études avancées. Et parmi ceux que l'on rencontrait, plusieurs étaient des immigrants d'origine européenne ou des artistes étrangers de passage dans la ville. L'un des tout premiers à venir s'établir à Québec fut Henri-Frédéric Glackemeyer, violoniste, pianiste, organiste, flûtiste et chanteur. Il était originaire de Hanovre, en Allemagne. Enfant prodige, dont la famille occupait un rang enviable dans la société hanovrienne, le jeune Glackemeyer ne ratait jamais une occasion de s'exécuter devant les princes, nobles et hobereaux de sa ville ou quiconque désireuse de l'entendre. Sa réputation s'accroissait de jour en jour et il était en droit d'espérer une carrière des plus prometteuses. Mais, notre disciple de la Muse entretenait d'autres vues. Encore adolescent, il ambitionnait déjà de venir au Canada. Malgré toutes les tentatives de dissuasion de sa famille, son rêve se réalisa en 1776, alors qu'à peine âgé de 25 ans, Henri-Frédéric Glackemeyer entreprenait un long voyage outre-mer à titre de maître de musique d'un régiment des troupes auxiliaires de Brunswick.

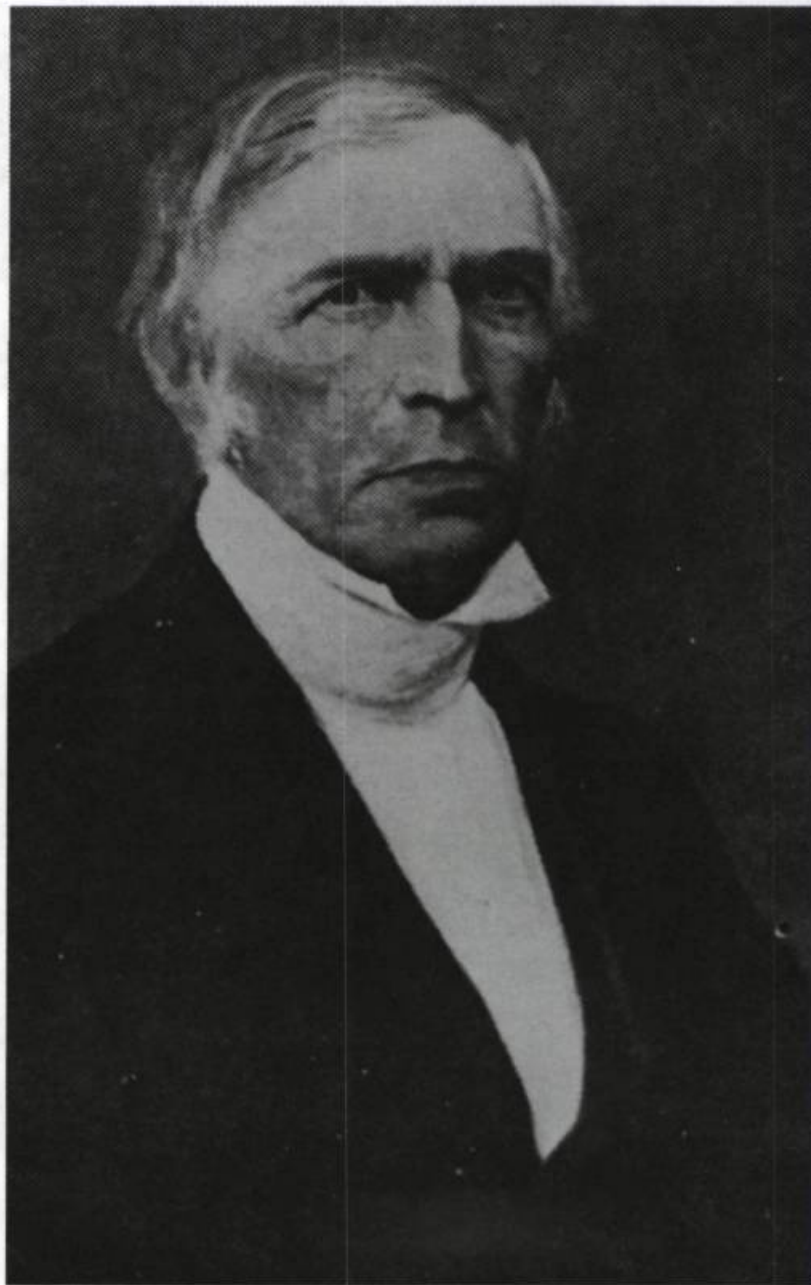


Photo d'Edouard Glackemeyer (1793-1881). Collection Initiale. Archives nationales du Québec.

Un compatriote de Mozart dans la capitale.

Après avoir séjourné quelque temps à Trois-Rivières, il reçut son congé des troupes et vint s'établir à Québec où sa renommée l'avait précédé. Lors de son arrivée, la population de la ville lui réserva un accueil très chaleureux. Aussitôt installé, il se mit à enseigner la musique surtout à des enfants de familles bien nanties de la ville ce qui, sans doute, lui rapporta des profits intéressants. En effet, l'élève qui s'inscrivait chez lui devait d'abord verser une guinée d'entrée et, ensuite, une guinée la leçon, somme importante à l'époque.

Vers 1791, le prince Édouard, duc de Kent et commandant en chef des troupes anglaises du pays, habitait la ville de Québec. Naturellement, le nom et la réputation du jeune Glackemeyer ne tardèrent pas à venir aux oreilles du prince qui l'invita aussitôt chez lui. Épris de ses talents, il lui voua une franche amitié et le nomma chef de la musique du régiment de Brandebourg-Schewerin, alors en garnison à Québec. Par ailleurs, cette amitié valut à l'un des fils d'Henri-Frédéric de porter le prénom d'Édouard à sa naissance, en 1793.

À l'origine de la musique orchestrale

En plus de ses fonctions de professeur de musique et de chef d'orchestre, il agissait comme organiste à la cathédrale de Québec de 1816 à 1818. Enfin, en 1820, il fondait la Société harmonique de Québec, et c'est lui qui, le premier, en assumait la présidence et la direction. Cette Société harmonique devait divertir la population de Québec durant 37 ans.

Henri-Frédéric Glackemeyer se maria deux fois à Québec. En septembre 1784, il épousait Marie-Anne O'Neil, la soeur du fameux O'Neil, bedeau de la cathédrale, dont Louis Fréchette a raconté les saillies et les boutades dans ses *Originaux et détraqués*. Elle n'avait que 40 ans lorsqu'elle mourut le 20 octobre 1807, lors de la naissance de leur seizième enfant. En secondes noces, il se mariait, le 2 septembre 1813, à Joseph Just, fille de Jean-Conrad Just, chirurgien, qui lui donna deux autres enfants. Henri-Frédéric décéda chez son fils Édouard, à Québec, le 12 janvier 1836, à l'âge de 85 ans.

Édouard Glackemeyer

Édouard est né à Québec le 7 décembre 1793. Après ses études au Séminaire de Québec, il entreprit sa cléricature chez le notaire Thomas Lee et reçut sa commission le 13 décembre 1815. Il exerça ensuite sa profession à Québec pendant plus de 60 ans, participant activement à tous les grands débats sur l'organisation du notariat de 1840 à 1870. Il fut tour à tour trésorier de l'Association des notaires du district de Québec, fondée en 1840, syndic, puis président de la nouvelle Chambre des notaires de Québec de 1847 à 1853, vice-président de la Chambre des notaires de la province de Québec en 1870 et, enfin, président de celle-ci en 1873. Sur la scène municipale, il représenta à plusieurs reprises, entre 1833 et 1857, les quartiers Saint-Charles et Saint-Pierre comme membre du Conseil de la ville de Québec. Il fut également juge de paix de 1836 à 1840. Enfin, sur la scène politique, Édouard Glackemeyer, après avoir été bureaucrate et patriote, se rallia à Nelson lors de sa séparation avec Papineau, puis revint à ce dernier en 1848 pour combattre avec lui l'Union des Canadas. Par deux fois, il menaça de se porter candidat lors d'élections, mais préféra par la suite prendre la plume pour émettre ses opinions par la voie des journaux plutôt que dans l'arène politique.

Si Édouard Glackemeyer consacra beaucoup de temps et d'énergie à sa vie professionnelle, il se réserva toujours le temps nécessaire pour donner libre cours à son passe-temps favori, la musique. Lorsque son confrère, le notaire Lachevrotière, venait le voir dans son étude, on disait alors adieux aux clients, à Pothier, à Cujas et à tous les formulaires. Les portes se fermaient et les duos de flûte et de violoncelle commençaient pour ne finir que tard dans la nuit.

Une passion commune

Son père fit de ses soeurs des pianistes virtuoses mais, pour des raisons qu'on ignore, refusa toujours d'enseigner la musique à ses fils. Tenace, Édouard réussit à se dérober à la consigne. Ayant pris possession d'une petite flûte, il profitait de chaque absence de son père pour monter au grenier et étudier sa méthode. Pendant longtemps, son père ne se douta pas du manège. Or, un jour, il passa devant la demeure de l'architecte Thomas Baillairgé et entendit un joli duo de flûte et de violon. À la fois intrigué et charmé par ce

qu'il entendait, il écouta longuement avant de reprendre sa route. Le soir, à l'heure du repas, il mentionna l'incident et demanda à son fils Édouard s'il connaissait quelque flûtiste parmi ses connaissances. Édouard se mit à balbutier une réponse quelconque et finit par avouer, en souriant, que le flûtiste, c'était lui-même. Il lui raconta ensuite ses études à la dérobee, ce qui amusa beaucoup son père. Le printemps suivant, il offrait à son fils une belle blûte en argent, commandée spécialement pour lui en Europe. Édouard utilisa cette flûte pendant plus de quarante ans, tant au salon qu'en concert.

Quelque temps après, Édouard trouva par hasard, sur la route, un cahier de musique dans lequel il aperçut le nom du juge en chef Sewell, lui-même un violoniste accompli. Devinant que le précieux cahier avait été perdu, il se dirigea tout droit vers la demeure du juge. C'était une partition de musique pour flûte qui attira l'attention de Glackemeyer. Il demanda alors au juge la permission de l'emporter chez lui pour l'étudier. Le juge, non seulement acquiesça, mais lui remit les trois autres cahiers du quatuor de Pleyel, afin de lui permettre de se faire une idée de l'ensemble. Sur les instances du juge Sewell, Édouard revint quelques jours plus tard et exécuta de façon parfaite cette partition. Deux amis du juge, Archibald Campbell, notaire et violoniste, et J. Harvicker, violoncelliste, étaient présents. Tout convinrent sur le champ de former un quatuor instrumental, le premier du genre à Québec. Dès l'automne et durant tout l'hiver, le quatuor se réunit fidèlement chaque samedi et, subséquemment, donna des concerts.

Édouard fit partie également de la Société harmonique de Québec fondée par son père et en assumait même la vice-présidence pendant de nombreuses années. Lors de la dissolution de cette Société en 1857, Édouard forma une nouvelle société musicale, le Septette Club, formé de lui-même, du notaire Chavigny de Lachevrotière, d'Alfred Paré, d'Archibald Campbell et des trois frères Pfeiffer. Édouard en fut le premier président. Enfin, il devint président d'honneur du Septuor Haydn, fondé le 21 août 1871 par Arthur Lavigne. Les nombreux concerts de ce Septuor furent goûtés par le public jusqu'en 1903, date de sa disparition.

Les fanfares militaires et les bals organisés par les bourgeois amateurs de musique continuèrent à dominer largement la vie artistique de la ville jusque vers 1870. Dans ce contexte, Henri-Frédéric Glackemeyer fait figure de pionnier. En effet, les cours de

musique qu'il dispensait aux jeunes gens, l'importance de son commerce de partitions et d'instruments de musique importés d'Europe et la fondation de la première Société Harmonique de Québec contribuèrent de façon significative à développer le goût de la musique classique dans la population et à préparer la voie à une nouvelle génération de musiciens amateurs. Parmi ceux-ci, son fils Édouard, Jonathan Sewell et Archibald Campbell firent leur marque, en créant d'abord le premier quatuor instrumental qui présenta des concerts publics, et ensuite le Septette Club. Enfin, avec le Septuor Haydn, la musique classique cesse d'être l'apanage d'une élite pour rejoindre peu à peu les couches moyennes de la population. Mais, il faudra attendre l'aube du XX^e siècle pour assister à un point tournant dans l'histoire de la musique au Québec avec l'apparition de nombreux musiciens professionnels, dont plusieurs se sont illustrés. Dans la seule ville de Québec, pensons, entre autres, à Arthur et Ernest Lavigne, Michel et Benjamin Sauvageau, Alfred Paré, Calixa Lavalée, Joseph Vézina, Damis Paul et Ernest Gagnon.

Christine Veilleux

Pour en savoir plus

Claude Vachon, «Glackemeyer, Louis-Édouard» dans *DBC*, Tome XI, 1881 à 1890, pp. 386-388.

N. LeVasseur, «Musique et Musiciens à Québec. Souvenirs d'un amateur» dans *La Musique*, no. 3 (mars 1919), pp. 25-36; no. 5 (mai 1919), pp. 49-60; no. 6 (juin 1919), pp. 61-72; no. 7 (juillet 1919), pp. 73-84; no. 10 (oct. 1919), pp. 109-124.

La Gazette de Québec, 24 juin 1784, p. 3.
